

vers le port. Il savait son maître sorti. Il questionna, dans un italien (?) tout neuf, qui faute d'avoir jamais servi se trouva ne pouvoir être manœuvré. Ne parvenant pas à se faire comprendre, il haussa les épaules. Ohé! espère! fit-il en s'asseyant, je l'attendrai ici.

Il fut le premier qui aida son maître à transporter Paul.

## V

## LA CÔTE D'AFRIQUE

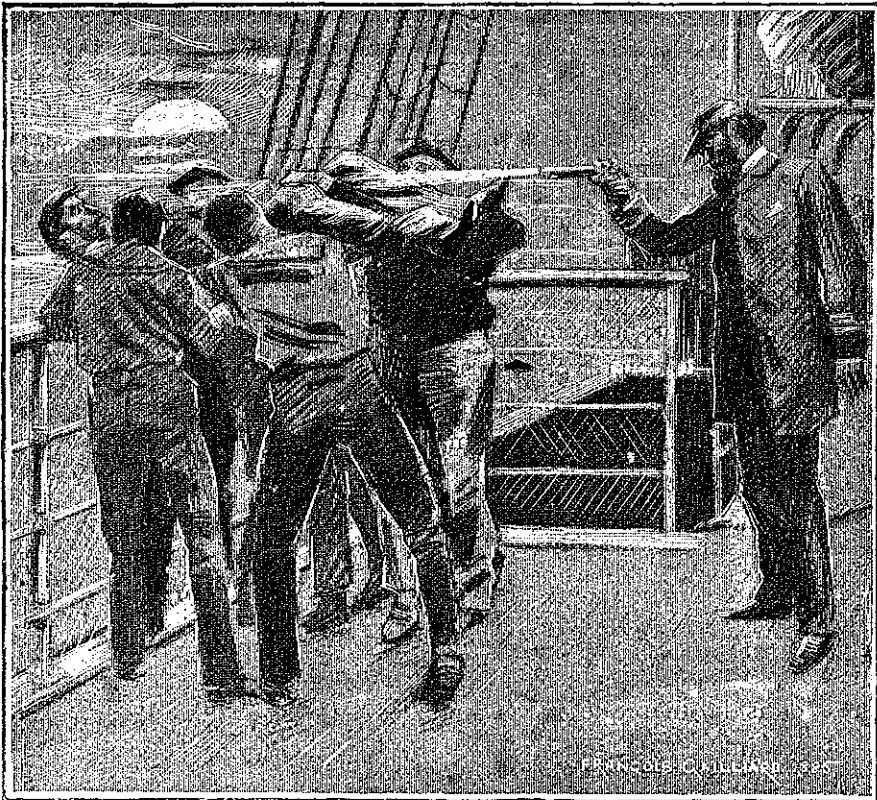
Paul revenait à lui, sa pensée aidait sa nature. Il voulait guérir pour aller reprendre sa sœur au bandit qui l'avait volée.

Calao était un brigand, Paul raconta l'aventure.

A peine étaient-ils hors du port que Calao prit Paul à part et l'entraîna sur le pont du navire. Là il lui raconta en riant des histoires de pirates, qui, disait-il, se chargent de pourvoir les sultans de gibier frais et rose. Il lui parla de la beauté vraiment extraordinaire de sa sœur, enfin le fit douter, lui donna à entendre que lui-même, Calao do Monto, pourrait bien n'être qu'un infâme marchand de chair humaine. Paul tremblait intérieurement, Calao s'amusait des angoisses de sa victime. Quand il fut fatigué de ce jeu il appela trois matelots par un signe, et les fit saisir Paul, qu'il fit maintenir à ses pieds. Là il lui dit, avec force détails crus et paroles épluchées dans un vocabulaire de saletés, ce qu'il comptait faire de sa sœur. Changeant alors de distraction bestiale, il fit élever Paul au-dessus du bastingage, puis prenant un poignard, il choisit, en tâtant de la pointe, un endroit pour frapper; quittant cette arme, dont l'usage ne lui parut pas suffisamment agréable, il prit un pistolet, l'arma, tourna autour de Paul, pour choisir un point de mire satisfaisant, visa lentement et fit feu. Les matelots avaient ordre de jeter le corps à la mer au coup de feu, comme s'il était un commandement. On eût dit que le féroce bandit s'exerçait au tir au pistolet et que son but ne lui semblait être qu'une vulgaire pipe de terre.

Impossible, disait Paul, de voir férocité plus froide, plus naturelle. Il n'y avait chez cet homme ni haine, ni colère, ni exaltation. Il tuait pour tuer, par désœuvrement, il faisait souffrir par distraction.

Pour expliquer le fait ou les circonstances qui l'avaient fait échapper à la mort, sur le bateau même, Paul disait que d'abord il s'était défendu, qu'aux trois hommes qui l'avaient saisi, Calao en avait adjoint trois autres qui l'avaient immobilisé, mais comme ces hommes devaient faire un effort impulsif au coup de feu, ils avaient probablement fléchi les bras au moment précis où le coup partit. La balle lui avait rasé le front.



LA BALLE LUI AVAIT RASÉ LE FRONT.

Henri écoutait ce récit avec un calme relatif, on eût dit qu'il s'attendait à pareille révélation. On eût dit qu'il trouvait en ce détail quelque chose qu'il désirait. Au dessus du malheur qui frappait Catherine, Paul et lui-même, surnageait une idée : elle ne l'aimera pas. Cette phrase tintait dans son cerveau. C'était de la jalousie latente, c'était déjà de l'amour, donc du dévouement.

Paul avait dit, pour première phrase, dans sa nouvelle vie : cherchez

de quoi poursuivre Calao. Puis il avait pensé à Henri qu'il avait remercié, puis ensuite à raconter la scène de barbarie. Ketje avait été dépêché, il avait retenu trois places sur le paquebot qui partait le premier jour de la semaine suivante. Calao avait donc trois jours d'avance de route et le bénéfice d'une direction inconnue. Malgré cela, le mot impossible ne vint ni aux lèvres, ni à la pensée des trois hommes réunis pour un même but.

Le paquebot partit. La mer était calme, la machine poussait le navire comme s'il eût été lancé sur un plan incliné.

Paul, la haine au cœur, l'esprit exalté, trouvait cette rapidité de la lenteur ; les minutes lui semblaient être des heures pendant lesquelles le bateau restait stationnaire. Il doutait de lui, de tous ; il se demandait parfois si le capitaine n'était pas un complice de Calao ; il regardait le ciel, la mer, la machine, pour s'assurer si le bâtiment marchait. Il marchait à grands pas, allait de l'arrière à l'avant ; c'était instinctif, irréfléchi, mais invincible. Le nom de son ennemi venait sans cesse battre son cerveau ; il le martelait, l'échauffait, l'écrasait, le surexcitait ; puis, lorsque la colère était à son point extrême, à celui qui confine à la folie, un cri s'échappait de la poitrine du jeune homme, cri de douleur, de rage, cri que la machine prête à sauter hurle par sa bouche de sûreté.

Alors, quand cet excès de pensées avait éclaté, une haine froide brillait dans les yeux de Paul, on voyait sa pensée ; il rêvait de supplices ; ses mains, ses dents, tout son corps semblait être un instrument de torture qu'un bourreau fantastique essayerait en secret.

— Oh ! murmurait-il encore, où donc est-il, ce bateau maudit ? Perdu dans la mer que recouvrent les nuages, il me brave dans son néant de l'immensité ; où est-il ? Point de trace, point d'indice, la mer a honte de lui, elle le cache.

Le *Corriéro* était loin, bien loin ; il était seul, seul dans l'immense fluide, seul comme est le condor dans les nues, seul dans la nuit noire, seul sous le soleil brillant, seul dans le monde ; c'était l'oiseau rapace qui porte sa proie dans sa forêt, dans son rocher, dans son charnier.

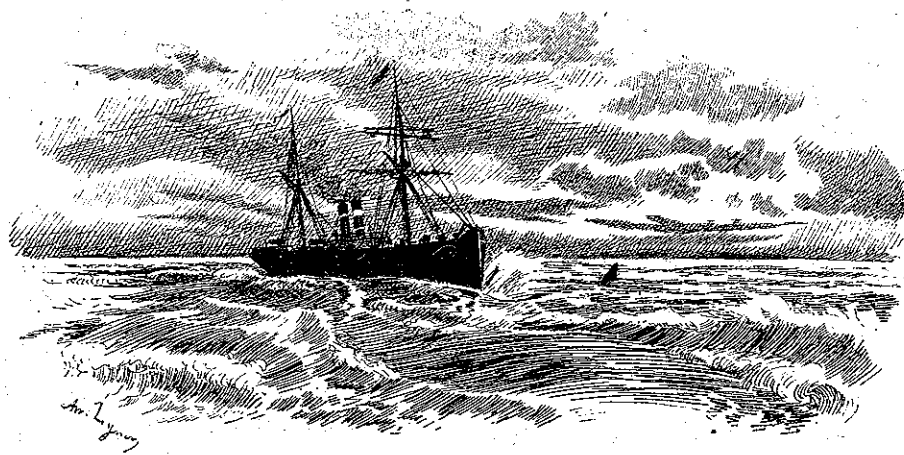
Le *Corriéro* défait la haine, il riait de la vengeance, il allait, allait. C'était le bruit sourd d'un instant dans le silence immense, éternel ; c'était la rapidité dans le mouvement latent, dans l'inertie du mouvement ; il était la vie, et il portait la mort, il était le silence de la

tombe, dans le silence de la nature. Il allait, allait, dévorait l'espace, et l'immensité se taisait.

Le vaisseau qui transportait Paul, Henri et Ketje devait aller à Alexandrie, à Damiette et peut-être à Port-Saïd.

Alexandrie était en vue.

Paul et Henri s'étaient réunis. L'un, Paul, était anxieux ; l'autre, Henri était calme ; ils se regardaient mais se taisaient, une même pensée les oppressait, les torturait ; ils n'osaient superposer leurs doutes, ils eussent formé une conviction, et ils voulaient espérer ! Ils espéraient que leur espoir ne serait pas déçu ; ils se forçaient à croire qu'ils



LE CORRIÉRO ÉTAIT LOIN. (P. 32.)

étaient sur les traces de Catherine. Il eût été mortel de savoir qu'ils avaient fait fausse route, que Calao était parti vers le nord, vers Constantinople ; ils voulaient se convaincre qu'il n'avait point menti en annonçant son voyage vers les Indes. Ils voulaient ce que veulent ceux qui espèrent, ne pas laisser échapper ce mot de désespoir : impossible.

Le navire était au port, il s'ancrait.

Une flotte de barques l'entourait ; une cacophonie indescriptible étouffait le tumulte du vaisseau. Mille voix criaient, appelaient, demandaient, discutaient, riaient, injuriaient. Voyageurs, portefaix, matelots, débardeurs, ballots, colis, sacs, barques, cordes, rames, hommes, femmes, nègres, se mêlaient, se gênaient, se menaçaient, allaient, tombaient, montaient, descendaient.

C'était cette chose que l'on nomme débarquement, qui ne dure

qu'un instant, qui ne peut s'expliquer, qui est un ensemble de mouvements qui renferment la joie, la peur, la précipitation, l'anxiété, la curiosité, le calme, l'intérêt, la vie toute entière ; c'est la précipitation au bord d'un précipice, c'est une exhubérance de vie au dessus d'une tombe ouverte.

Ketje avait eu une idée, il voulait débarquer le dernier ; Paul et Henri, au contraire, avaient voulu être les premiers à prendre terre. Du haut de son observatoire branlant, notre Bruxellois examinait à loisir, non pas le port ni la ville, mais les bateaux et les matelots.

Ce qu'il cherchait, c'était le *Corriéro*, en tout ou en partie.

Le tout pouvait avoir été démarqué, la partie pouvait être devenue espion. Après avoir bien inspecté minutieusement tous les bâtiments voisins et éloignés, scruté mâts, cheminées, bords et tout, il se dit :

— Non, le *Corriéro* n'est pas là-dedans, il n'y est ni débaptisé, ni masqué, ni travesti, il n'y est pas du tout. Voyons maintenant si dans ces noirs empressés, je ne reconnaitrai pas un Calao déteint ou reteint, ou un de ses hommes.

Il se mit à dévisager autant qu'il le pût les débardeurs, et tout spécialement ceux qui conduisaient Paul et Henri, puis encore les autres.

Il ne vit rien sans doute, car il prit la suite des débarquants, et se fit conduire à terre par la première barque qui se trouva devant lui.

Paul, Henri et Ketje questionnèrent. On leur dit que le *Corriéro* avait suivi le canal. Il fallait attendre le nouveau départ du paquebot.

Ils partirent.

Le vaisseau fit escale à Damiette.

Nos voyageurs descendirent à terre, allèrent en ville s'enquérir du moindre incident qui put les mettre sur la piste de Calao.

La première exclamation de Ketje fut :

— Tiens ! c'est carnaval ici, voyez donc, messieurs, cette femme, elle a un masque sur le visage.

— Ne savez-vous pas que les femmes musulmanes ne peuvent se découvrir que devant leur mari ?

— Si, je le savais, mais cela n'empêche pas ces *moukères* de ressembler à un porte-manteau de blanchisseuse.

— La jalousie musulmane est ridicule, fit Paul.

— C'est ridicule pour nous, mais il faudrait connaître le ou les motifs qui ont dicté cette loi.

— Parbleu, fit Ketje, je le devine.

— Ah !

— Oui, c'est pour faire comprendre à la femme et aux autres qu'ils doivent regarder et se taire.

— Est-ce une allusion ?

— Oui et non. Oui, parce que je regarde ces trois individus que voilà devant nous, et qui ont des allures autres que celles d'hommes allant à la messe.

— Où ?

— Là !

— Ce ne sont point des habitants du pays ; où vont-ils ?

— Eh parbleu, ils entrent dans cette maison.

— Approchons-nous.

Nos amis furent bientôt à même de constater que la maison avait des allures de théâtre, ou, pour dire plus exactement, de café-chantant.

— C'est le ba-ta-clan de l'endroit, fit Ketje, entrons pour un peu voir nos inconnus.

— Entrons, mais tenons-nous à l'écart autant que possible, de manière à ne pas être remarqués de ceux que nous observons.

Nos amis allèrent se mettre derrière un gros de public et regardèrent attentivement.

Ils virent les trois hommes qui les intriguèrent. Ils reconnurent que ni l'un ni l'autre n'était Calao ni l'un de ses compagnons.

— Nous n'avons que faire ici, dit Henri, sortons.

— C'est intéressant cependant de voir ces almées véritables.

— On se fait généralement une toute autre idée des almées que celle que nous procurent ces femmes.

— C'est lourd, c'est plat, c'est sauvage.

— On dirait des Auvergnates dansant la bourée, dit Ketje, c'est *rigolboche*, mais ça ne vaut pas notre cancan du *Mouton bleu*.

— C'est un ballet exécuté par des danseuses de troisième ordre, au son d'une musique d'ordre non classable.

— Heureusement qu'il n'y a pas de commissaire de police ici, sans cela !



TIENS ! C'EST CARNAVAL ICI. (P. 34.)

— Nous avons d'autres chats à fouetter, Ketje, allons-nous en.  
Nos amis reprirent leur excursion de par la ville; elle fut sans résultat.

Bientôt ils se rembarquèrent. Leur nouveau vaisseau n'allait qu'à Zeylab, c'était un petit bateau marchand.

Ils étaient au milieu du canal de Suez, quand Henri et Paul abordèrent Ketje pensif.

— A quoi penses-tu, Ketje? demanda Paul.

— Je cherchais la raison pour laquelle ce canal ne s'appelle pas canal de Lesseps.

— Et tu as trouvé?

— Oui.

— Voyons la raison?

— Eh bien! Christophe Colomb a découvert un pays qu'on a baptisé « *Amérique* ». Vanden Fourten a fait faire une rue dans son pré; l'administration de la ville a baptisé ces quatre pavés là du nom de: « *rue Vanden Fourten straat* ». Le canal de Suez ne pouvait s'appeler détroit de Lesseps, on l'aurait pris pour un ruisseau.

— Ah bah! fit Paul, étonné du jugement.

Henri reprit en souriant:

— L'eau du canal monte à la tête de Ketje et l'enivre.... d'admiration.

— Oui, cette eau-de-canal est l'eau-de-vie de trois mondes. L'Europe, l'Afrique et l'Asie, et même l'Os et la Nie, peuvent en offrir un punch à la civilisation, le jour de l'enterrement de la Barbarie.

— Bravo, Ketje, voilà une réplique qui vaut une harangue académique. Oui, ce canal donne la vie à trois continents, qui sont trois degrés dans la civilisation et qui, grâce à de Lesseps, ne formeront qu'une vaste aire pour la fraternisation.

Henri se tut; sa pensée fouillait l'avenir.

Paul avait eu un frisson au mot de fraternisation.

Ketje cherchait à passer le temps.

A chaque escale du navire, on apprenait des nouvelles du *Corriéro*, qui positivement était dans l'Océan et sur les côtes d'Afrique. Arrivé à Zeylab sa trace se perdit, ses pourchasseurs étaient dépités. Mais toujours on leur disait: ce vaisseau est sur la côte africaine.

Divers plans furent formés et abandonnés successivement; nos amis étaient réduits au désespoir. Le néant était devant eux. Où aller? que faire? Chercher un vaisseau dans le monde?



LEFÈVRE & Co.

A H 84

C'EST LE BA-TA-GLAN DE L'ENDROIT, FIT KETJE. (P. 35.)





Un vaisseau, qui venait d'Angleterre, allait à Madagascar ; il s'était arrêté à Zeylab. Nos amis lui demandèrent passage pour pouvoir s'en aller. L'espoir de retrouver Catherine n'était plus que le fantôme d'une espérance. Ils allaient pour se convaincre de leur malheur.

Partout où le vaisseau le permettait, ils cherchaient les traces du *Corriéro*.

Ils arrivèrent à *Quilao* ; leur vaisseau n'y restait qu'un jour. Les trois voyageurs prirent terre et s'en furent questionner les hommes et les choses. Leurs questions n'attendaient que des réponses négatives, ils les croyaient presque inutiles. Ketje avait été faire « un tour en ville ». Il retourna vers le port, puis au bord d'un bras de mer, auprès duquel il voyait quelques barques.

Un rien pouvait le mettre sur la trace. Il vit trois palmiers seuls, dans un fourré de plantes aquatiques. Il y alla.

Trois palmiers ensemble, lui semblaient la marque d'un rendez-vous. Pourquoi ? Parcequ'il cherchait un indice quelconque. Il se cacha dans les herbes, attendit, regarda, écouta. Il ne vit et n'entendit rien. Il aborda une barque ; il parla, on ne le comprit point. Il s'en alla tout en regardant partout. Rien, toujours rien. Il revint en ville. Il s'arrêta devant un bazar. Il faillit tressaillir. Il s'approcha, regarda attentivement, c'était bien son bâton, la baguette magique de Caraïbe. Il n'y avait aucun doute possible ; son voleur avait lavé son larcin au bazar de *Quilao*. Donc la trace était retrouvée.

Ketje contenait son émotion prête à le faire sauter de joie. Il marchanda la *matraque*, par signes, l'acheta et s'en alla, mais il ne put se contenir longtemps. Sa joie exhubérait, il bondit, sauta, ria, courut jusqu'à l'hôtel (?) où les amis prenaient leurs rendez-vous. Henri et Paul s'y trouvaient.

Ketje fit un bond, le saut périlleux, devant eux.

— Ça, dit-il, en leur montrant son bâton, ça, c'est une vraie baguette magique. O Caraïbe ! empereur et martyr ! soit béni ! que ton bon Dieu d'ivoire te chatouille le marocain !

— Qu'est-ce ? s'écrièrent ensemble Henri et Paul.

— C'est ! C'est... Houp...

Ketje ne trouvait pas l'autre mot, il improvisa un bond, une enfilade de cabrioles échevelées. C'était plus que des phrases.

— Ça, dit-il, sans reprendre haleine, c'est Calao, c'est mademoiselle, c'est tout, c'est la trace, la route, la vengeance, l'amour, le bonheur, l'avenir !

— Mais, s'écria nerveusement Paul, que signifient ces phrases et ces contorsions, cette joie folle et ces paroles incohérentes ? Ne nous faites pas souffrir, expliquez-vous, de grâce. Calao ? Catherine ? Ma baguette magique ! retrouvée ?

— Ketje ! s'écria Henri, merci ! notre douleur était la vôtre, votre joie nous le prouve. Soyez calme et apprenez-nous l'heureuse nouvelle qui vous électrise.

— D'abord, asseyons-nous, rien que pour m'empêcher de monter sur la table.

Nos amis s'assirent. Henri se prit le menton dans la main et écouta attentivement, Paul ne tenait pas sur sa chaise, il prit vingt positions en une minute. Ketje raconta son aventure :

— Eh bien donc, je détectivais en ville, en ayant l'air d'y flaner. Je vois un bazar. Tiens ! dis-je en regardant le patron, voilà le modèle des têtes de pipes dites « *Jacob* » ; je m'avance en regardant les camelottes. Tout-à-coup, comme dans les drames, que vois-je ? ma baguette est là ! devant mes yeux ! mêlées à des bâtons, des matraques et des tuyaux de pipes, je m'avance, la reconnais et la délivre.

— Que signifie ce baragouin ? s'écria Paul énérvé.

— Je crois reconnaître cet objet, fit Henri, n'est-ce point le bâton que vous a remis le Caraïbe ?

— Veuillez, *Mosieur* ! ne pas insulter cet objet miraculeux. C'est bien la fameuse baguette de Moula Waouta VI, dit le Caraïbe, et pas un bâton, ni même une canne.

— Mais enfin !

— On me l'a volée à Naples, je la retrouve à Quilao. De Napoli à ici, il n'y a qu'une route, la mer ; qu'un véhicule, le bateau. Un seul bateau est parti de Naples entre les heures de mon vol et de notre départ ; ce sabot du diable étant le *Corriéro*, Calao y était.

— Oh ! rugit Paul, en route, où est cette boutique. Il faut que je sache, sur l'heure.

— Minute ! interrompit Ketje, ne forçons pas la vapeur. Si j'avais su me faire comprendre de mon arabe, je ne l'aurais pas quitté sans l'avoir vidé.

— Cherchons un interprète ! commanda Henri, en se dirigeant vers la rue.

Paul suivit Henri. Ketje prétendit faire « bande à part » avec sa baguette.